

par qui j'ai pu mettre au jour toutes les savantes pensées éclosoes dans mon cerveau : plume fidèle, plume chérie, je réclame encore une fois ton secours. Viens confier au papier ce glorieux voyage que j'accomplis en ce jour, et qui va me conduire à l'immortalité ; tu fus toujours docile et obéissante ; rends-moi ce dernier service, et pour prix de ton zèle tu partageras mes destinées ; comme moi tu deviendras immortelle. Non, tu ne seras pas condamnée à l'oubli, tu ne languiras pas dans une honteuse poussière : les rayons de ma gloire rejailliront sur toi, tu seras honorée de mes derniers neveux, et un jour, si la fortune ne me trompe pas, tu brilleras enchaînée dans l'or et le diamant...." Pendant que je parlais ainsi dans mon enthousiasme, la cloche vint couper le fil de mon discours, et mettre fin à mon voyage ; il me fallut fermer mon pupitre et descendre bon gré, mal gré, à la salle de récréation.

A l'étude suivante, il me prit fantaisie d'écrire mes impressions de voyage à l'exemple de tous les voyageurs. Jo l'ai fait, et je vous ai aujourd'hui raconté mes aventures. Puissiez-vous, messieurs, avoir éprouvé autant de plaisir à les entendre, que j'en ai éprouvé, moi, à les écrire.

LES NOCES DU DINDON.

Une dinde de haut parage
Allait contracter mariage
Avec un jeune et beau dindon,
Digne de lui donner son nom.
Le noir éclat de son plumage
Et le splendide vermillon
De sa frénésie pendante en forme d'abat-joue,
Sa façon de fuir la roue
Et je ne sais quel air aimable et fanfaron,
Avaient fait de ce Céladon
Le secret idéal des dindes du canton.
Aussi, dans tout le voisinage,
La volaille des basses-cours
Se prépara pendant huit jours
A fêter dignement son entrée en ménage.
Les personnes d'un certain âge,
Pour déchirer le couple, aiguïsèrent leur bec,
Et la jeunesse, au cœur moins sec,
De cet époux charmant abjurant l'espérance,
Se consola bientôt en pensant à la danse

Un ménage patriarcal,
Comme on en trouve encor dans le monde animal,
Vivait non loin de là, dans un modeste asile.
Connaissant le bonheur, ignorant le plaisir,
Ils coulaient une vie innocente et tranquille.
Mais en un jeune cœur, que ne peut le désir ?
Un de leurs rejetons, une tendre poullette,
Blanche, grasse et, qui sait ? peut-être un peu coquette,
Logée dans son petit cerveau,
Epris de tout objet nouveau,
Le dessein arrêté d'aller à cette fête.
Elle voulait se divertir ;
Il y fallut bien consentir.

Le jour du bal arrive. On accourt, on s'assemble,
Poules, dindons, canards, tous gens des mieux huppés,
Tous gens à s'amuser ardemment occupés :
Jamais on n'avait vu tant de bêtes ensemble.
Tout cela sautait, s'agitait,
Criait, s'appelait, se heurtait :
On ne savait auquel entendre,
On ne savait à qui se prendre ;
Le bruit était étourdissant :
Enfin, c'était un bal charmant.

Dans les flots de cette cohue,
Notre pauvre poullette ahurie et perdue,

Allait, venait de tout côté,
Promenant autour d'elle un regard effaré.
Un jeune coq approche et l'invite à la danse :
Elle tressaille de bonheur.
Mais hélas ! la foule est si dense,
On la suit d'un œil si moqueur,
La chaleur est si grande et si grande sa peur,
Qu'elle reste immobile auprès de son danseur.
Un sourd oison passant, lui marche sur la patte,
D'une façon peu délicate.
Un autre, la lorgnant, demande à son voisin :
" Ne veux-tu pas danser avec cette poullette ?
— Non, dit l'autre, elle a l'air trop bête."
Et tous deux passent leur chemin.
Elle s'enfuit toute honteuse,
Mais trouve partout sur ses pas
Cette foule sottie et railleuse
Qui la toise de haut en bas.
Partout des toilettes froissées,
Partout des vanités blessées,
Partout un assaut furieux
De sentiments mesquins, jaloux et curieux :
L'égoïsme partout, nulle part en revanche
Une joie innocente et franche.
" Est-ce donc là, dit-elle avec un gros soupir,
Ce qu'on appelle le plaisir ?
Des taches à ma robe blanche,
Bien des plumes de moins et des illusions,
Voilà tout ce que je remporte
De ces folles réunions !"
Elle dit et, gagnant la porte,
Va retrouver la douce paix
De la demeure maternelle,
Jurant de n'en sortir jamais.
On dit qu'à sa promesse elle resta fidèle :
Mais dans le monde, hélas ! combien peu font comme elle !

O vous qui poursuivez d'un incessant désir
Les faux amusements et les pompes mondaines,
Quand donc sentirez-vous, âmes folles et vaines,
De combien de dégoûts se compose un plaisir ?

Cte. A. de Séguen.

LA BOITE D'EBENE.

Par une belle matinée d'été, deux jeunes enfants, dont l'un était un garçon et l'autre une fille, s'amusaient à jouer dans un des principaux jardins d'Ajaccio, capitale de l'île de Corse. Chacun d'eux était armé d'un de ces filets attachés à un long manche de bois, dont on se sert pour faire la chasse aux papillons, et ils poursuivaient avec ardeur les légers insectes à mesure qu'il s'en présentait à leurs yeux.

Le petit garçon, qui s'appelait Napoléon, était l'un des fils de Charles Buonaparte et de Letitia Ramolino, et la petite fille était sa sœur Elisa.

En s'amusant de la sorte, ils se dirigèrent vers un herceau de verdure formé par une double rangée de lilas en fleurs et situé à l'extrémité du jardin, qu'une simple haie séparait de la campagne. Un moment arriva où les enfants, rivalisant d'agilité pour attraper un superbe papillon qui venait précisément de s'élever d'un bouquet de lilas, entre-choquèrent leurs filets, si bien que le splendide insecte parvint à s'échapper. Aussitôt le papillon monta dans l'air en décrivant une quantité de zigzags ; puis il passa par-dessus la haie et disparut dans les champs voisins.

— Mon Dieu ! Napoléon, que fais-tu donc là ? s'écria en ce moment la jeune fille.

— Ce que je fais ? Mais tu vois bien que je passe la haie, afin de poursuivre le papillon. Fais comme moi, et passe par ici.

En disant ces mots, il écarta d'une main le rideau de